



MIGUEL ESPINOSA

ASKLÉPIOS, LE DERNIER GREC

*Traduit de l'espagnol (Espagne)
par Antonio Werli*



Titre original :
ASKLÉPIOS, EL ÚLTIMO GRIEGO

Par conséquent, les caractères, les mœurs, les volontés, les raisonnements, et les opinions vraies, la prévoyance et la mémoire ont existé avant la longueur, la largeur, la profondeur et la force des corps...

— Platon, *Les Lois*.

Il dit :

*Je ressusciterai d'entre les morts,
d'entre ceux qui ne sont pas et se taisent,
ne voient le Soleil, ne sentent la rosée,
sont innombrables et n'ont pas de noms,
n'ont laissé qu'une trace de ce qu'ils ont été :
une lueur qui ne cesse de s'éteindre.*

*Je ressusciterai, dit-il, et je reviendrai à la vie ;
je serai dans la Voie Lactée, comme maintenant,
avec la même figure et le même caractère ;
et toi et toi vous serez avec moi,
tels que vous êtes en identité.*

*Je ressusciterai, dit-il, et d'entre eux je viendrai,
pour que se perpétue l'innocence.*

— Asklépios, *Écrits*.

PROLOGUE

Je m'appelle Asklépios, et, de loin en loin, je prends la plume pour me confesser, et je le fais pour satisfaire la nécessité de me sentir vrai, comme l'a prescrit Démocrite.

J'aime la comparution de toutes les choses, grandes et petites, sur la Terre, entre la Terre et le Soleil, et par-delà le Soleil, existantes. Je cherche l'originaire, et déteste prospecter la fin de ce qui est là et demeure, car suffit à ma raison le postulat que montre le fait.

Les enfants et les femmes m'attendrissent, dont la présence docile se révèle compagnie. Ma volonté n'est pas tentée par le Pouvoir, j'ai toutefois une inclination à théoriser sur cet événement. J'appelle théoriser juger à partir de principes et conclure implacablement.

Je rejette les fictions et leurs conséquences ; m'est étrangère, par conséquent, la conscience de caste ou supériorité. Je ne peux admettre que l'on déguise ce que le jugement correct présente comme vrai. Je hais les révérencieux, les magiciens me répugnent et j'abhorre toute doctrine irrationnelle. Les enfilades de mots dépourvus de sens me font honte ; je ne peux supporter que l'on dise, par exemple : « mon frère spirituel », « notre destinée manifeste ».

Je me moque de toute grandeur, car je pense que toute grandeur est fausse. Au près des vaniteux, je suis le démiurge qui les enfle ;

auprès des hypocrites, le démiurge qui les scandalise ; et auprès des neutres, le démiurge qui les implique. Comme tout proscrit, je connais des nostalgies, et les nostalgies que je vis, moi, un Grec, ce sont celles-ci : nostalgie de la Vérité, de la Beauté, de la Bonté.

Je refuse la tristesse, mais j'estime la mélancolie. De temps à autre, ma nature tourne à la mélancolie, et trouve son plaisir dans les doux bras du désenchantement. L'âpreté est aussi une passion digne d'un Grec, même si Épicure la combat.

Je ne suis aucun chemin ni n'emprunte le sentier d'aucun maître connu ; je me ris de tous les maîtres, partisan que je suis de la capacité de juger à partir de postulats et de conclure implacablement, aussi appelée liberté de réflexion, ou de science, et qui rend possible la vie rationnelle entre Grecs et non Grecs.

Des écrivains, j'admire la volonté de concept, la volonté de style et la volonté de synthèse, ou faculté de forger des expressions. C'est pourquoi je relis Platon.

J'aime les faibles ; je pense que l'héroïcité apparaît nécessairement chez certains individus, par exemple ceux qui travaillent et ne gagnent pas de quoi déjeuner. Auprès d'eux, je me sens comme auprès des miens, et comme auprès de ceux qui rongent leur miche de salaison et observent en toute simplicité le spectacle du samedi. Pour les gens de bonne famille, les puissants, les précieux, les calologues et les endoctrinés, je n'ai aucune sympathie.

Je définis l'Art comme l'objectivation du senti esthétiquement à travers la matière ; la liberté, comme la possibilité de réaliser l'indéterminé ; et la justice, comme un point de vue sur le monde. J'aime l'Art, la liberté, la justice et l'être-bon. Cependant, je n'attends rien des dieux ni des hommes. C'est pourquoi je suis un homme.

Je considère l'État comme l'organisation méthodique du Pouvoir, et le Droit, comme la méthode de l'État. Les principes de ce qu'on appelle Droit Romain me semblent être une antiquaille, fabriquée en vue d'assurer à certains balourds l'exploitation du monde alors connu. J'estime lamentable qu'un tel Droit ait servi de science moutonnaire à des centaines de générations friandes de soupe étatique et créline.

J'aime à tirer la langue aux pharisiens, philistins et j'en passe,

leur faisant ainsi entendre qu'ils ne savent rien, et cela, jugement après jugement, systématiquement, sans abdication. Face à eux, je confesse : « Je ne céderai rien que vous ne prouviez signe après signe. » Et jamais je ne me suis trouvé dans la nécessité d'admettre de leur part une vérité démontrée selon la raison qui fait de nous des hommes.

Je m'appelle Asklépios, et de Mégare, enfant, mes parents m'ont emmené dans cette Cité par la main.

Asklépios, le dernier Grec

INTRODUCTION

Le banni

Certains dieux ont subi, dans leurs premières années, une destinée lamentable, comme il est arrivé à Apollon, à Poséidon, à Héphestos et à Zeus lui-même, qui ont dû connaître le bannissement. L'existence obscure d'un dieu banni devient Histoire si l'on en témoigne, comme les poètes qui ont attesté la vie errante d'Hermès ; fait sordide si elle passe inaperçue. La mise au ban d'un dieu est la préface de sa biographie ; les dieux proscrits ont surmonté leur première fortune et rencontré, à la fin, leur peuple et leurs dévots. Que les dieux ont vécu au temps de leurs fidèles a été une coïncidence extraordinaire.

Événement plus terrible que celui d'un dieu expatrié dans l'espace, celui d'un dieu expatrié dans le temps. En premier lieu, ce dieu ne trouverait de témoins à sa destinée, confesseurs, historiens ou théologiens. En second lieu, il ne pourrait surmonter sa disgrâce ni recouvrer son royaume, car entre ses adorateurs et lui s'étendrait le vide du temps ; inévitablement, ce serait un dieu sans fidèles, et cela contredit la définition de divinité.

Un homme banni dans le temps, mis au ban de son époque et séparé de sa patrie par le creux des siècles est un avènement tout aussi terrible. Telle est l'histoire dont j'entends faire le récit.

Je m'appelle Asklépios, et, pour l'exprimer ainsi, j'ai eu deux naissances : une à Mégare, en Grèce, aussi loin qu'il est possible de remonter par-delà la fondation d'Athènes par Cécrops ; et une

autre, il y a à peine trente-quatre ans, parmi les modernes. Si l'on veut bien comprendre, ma première configuration n'a pas été terrestre ; je suis né dans le monde que Platon appelle monde des notions ou des formes, antérieur à celui-ci ; j'étais une catégorie ou essence de ce que je devais être, et, par un mystère indéchiffrable, je me suis incarné terrestrement alors que ma lignée n'existait plus. En d'autres termes : je suis une forme antique venue à la modernité de notre temps.

Condition du banni dans le temps de ne pouvoir comparaître ni devant l'Histoire en tant que telle, ni comme un contemporain de ses apparents contemporains ; par définition, c'est une irréalité. Qui peut prétendre constituer la liste des philosophes qui n'ont jamais écrit ni été entendus par personne ? L'index des philosophes qui n'ont pas philosophé pour les hommes, est chose impossible. On peut affirmer de même quant à l'histoire des Grecs qui n'ont pas été grecs.

La tragédie vient de la contradiction entre la nécessité et le hasard : la collision des deux, la contradiction même, s'appelle Destin ou Fatalité. Par nécessité Œdipe était tenu de révéler son père, et par hasard il a dû le tuer. Par nécessité je suis grec, et par hasard je ne le suis pas. Voilà la tragédie.

Ma destinée est de trop dans le monde moderne, et ce qui est de trop dans une structure, ne signifie rien. Quelqu'un a dit : « Qui croit porter une destinée, offre des raisons de l'interner. » L'événement tragique a donné aux anciens une signification, tandis qu'à moi, une insignifiance ; ils sont devenus modèles, et moi, caricature. La plus réelle et profonde tragédie réside en ce que l'effroyable fait apparaître comme une farce, ou n'apparaître même pas. Là, il n'y a pas de héros, mais misère et anonymat.

Chez les Grecs déjà, un certain Borysthène, alléguant contre les nombreux athées engendrés par la guerre contre Xerxès, écrivait : « Quand nous connaissons un Destin intolérable, nous accusons les dieux d'être arbitraires, cruels ou incompetents ; voire, nous nions leur existence, ce à quoi nous parvenons par le seul acte de former un jugement. » Les athées sont tout aussi enclins à se considérer persécutés que les confesseurs d'une foi, et même que les ecclésiastiques ; dès qu'on les contredit, ils se sentent opprimés

et promis au martyre. Il s'agit, sans conteste, de gens passionnés. Par passion, j'entends l'exagération d'un intérêt.

En dépit de ma fortune, je n'ai jamais incriminé la Divinité, ni ne m'est venu de nier son existence. L'irrévérence, l'impiété et l'athéisme sont indignes d'un homme sensé, tant que le monde est mystère. De la solitude de mon bannissement, aucune parole n'a jamais pointé contre le Destin, la Nature ou quelque déité. Mieux vaut souffrir avec immanence qu'avec vaine transcendance.

CHAPITRE I

L'enfance

J'appelle disposition l'attitude qui veut le possible. La vie est une disposition ; l'être vivant, une structure qui accumule la disposition selon un système nommé organisme. Par structure, j'entends une série d'éléments, ne serait-ce qu'idéels, en relations entre eux et rapportés à un dénominateur commun. Les relations entre éléments sont appelées lois. Le cercle est une structure.

Nous ne devons concevoir l'homme comme une totalité, mais comme un ensemble de dispositions qui se succèdent. J'appelle individualité l'histoire de ces dispositions. Mon moi est une histoire, jamais un fait ; je ne peux me connaître qu'en sondant les dispositions que j'ai été et que je suis ; je ne peux non plus parler de moi-même sans relater les résultats d'une telle exploration.

Chacun des âges de l'homme incarne une disposition, et, pour l'exprimer ainsi, un être propre et suffisant, un événement différent. Il n'est pas licite de considérer l'enfant comme une larve de garçon, ni celui-ci comme un projet d'adulte. Celui qui meurt enfant, ne meurt pas ébauche, mais œuvre. L'enfant équivaut à l'adolescent, et celui-ci au jeune homme.

Nous aurions encore pu considérer l'homme comme un animal formé d'âges. Enfant est une qualité ; jeune, une autre ; adulte, une autre encore. Il est impossible de recouvrer les qualités perdues, car le passé ne revient pas, et aucun instant ne se répète, en dépit de l'opinion de maints anciens et modernes. Le souvenir est notre esprit.

Même si nous nous pensons identiques, nous sommes en chaque temps différents ; la conscience d'identité est le résultat de la mémoire, qui nous présente notre histoire comme une totalité étale. Ainsi, en sondant notre intériorité, par le truchement du souvenir, nous pensons nous sonder nous-mêmes, alors que nous prospectons, en réalité, un autre être, de nombreux êtres, parfois.

Pour découvrir qui nous sommes, nous devons prospecter chacun des âges que nous avons été, en essayant de connaître les êtres que nous étions. Cette entreprise requiert les opérations suivantes : remuer la conscience, pour trouver les sensations qui y sont déposées ; mettre ces sensations en lumière ; les interpréter, et conclure. Cette tâche nécessite un important effort d'imagination, sans cesse éprouvant. J'entends par imagination la capacité d'opérer avec des sensations, tel l'intellect qui opère avec des concepts, et de dégager, en guise de conclusions, d'autres sensations.

Les âges ou dispositions de l'individu sont une chose si élémentaire que beaucoup ont renoncé à les définir, car ils considèrent que seul ce qui se présente comme résultat peut être défini, jamais l'originnaire. Le médecin Ménon écrivait : « Définir n'est pas la même chose que décrire. Pour définir, nous employons certains mots en référence à d'autres, de sorte que, par les premiers, nous venons à nommer les seconds. Qu'est-ce que l'homme ? demandons-nous. Et nous répondons : une synthèse de Nature et raison. Ce faisant, par les signes Nature et raison, nous nommons l'homme, construisant ainsi une tautologie. Mais, à quoi peut-on référer le symbole enfance ou le symbole jeunesse ? Il s'agit là de choses si élémentaires qu'elles sont dépourvues de référence. Ces symboles servent à définir et à estimer d'autres phénomènes. Ainsi parlons-nous, par analogie, de l'enfance de la Terre, de la jeunesse des dieux, ou de la vieillesse de la philosophie. »

Je ne vais pas définir, mais je vais tenter de décrire l'enfance. Au cours de celle-ci, nous sommes une branche du grand arbre des choses, qui, en un certain sens, demeurent nos sœurs et nos semblables. Nous naissons comme des comparutions végétales qui, peu à peu, se séparent et se différencient du tout ; et de même que le pouce s'oppose aux autres doigts, à mesure que nous

grandissons, nous nous opposons aux choses et nous révélons différents du monde, ce que certains ont estimé être un malheur. Si douce est la mémoire des années où nous avons été Nature ! Parmi les Grecs, beaucoup ont connu des nostalgies de leur enfance, si ce n'est de la matrice maternelle. Cela s'appelle invite de l'origine où l'individu se confond avec la totalité de ce qui existe.

Il est possible de désigner l'enfance comme le moment où la Nature entame un mouvement vers la configuration de l'Esprit sur la Terre, ce qui n'est pas arrivé une fois pour toutes, mais arrive constamment. La Nature elle-même se découvre transie, ébahie, sereinement stupéfaite chez l'enfant ; et de même l'Esprit, émerveillé et quelque peu déconcerté de se trouver au monde.

La condition de l'enfance est l'innocence, ou disposition que l'Esprit, non encore adapté au mondain, apporte de l'origine. Le désaccord entre ce qui est élaboré par l'homme et l'innocence de l'Esprit se manifeste à travers ce que nous dénommons candeur, si typique chez les enfants et chez les dieux. À son origine, l'Esprit est bon, et tant qu'il reste originaire, il demeure candide ; les âmes spontanées, les sages et les Grecs, se sont révélés être d'éternels enfants.

Quand, au XVI^e siècle, Héraklès a visité Tolède afin de réaliser le treizième, le plus difficile et le plus impossible de ses travaux, qui consistait à comprendre ce qu'il verrait, l'Inquisiteur Général Fernando Valdés lui a avoué qu'à son sens les Grecs ont été de perpétuels enfants, quand bien même ils seraient vieux et penseraient aussi sévèrement qu'Aristote, dont il possédait les livres de Physique qu'avait commentés un décan à la porte duquel se rassemblaient les balourds pour remettre les primeurs de la récolte. L'Inquisiteur avait parlé avec raison. La culture grecque, d'Hésiode à Plotin, a été l'œuvre de la candeur intelligente. Par ailleurs, je ne crois pas que nous puissions être originaires sans opérer à partir de la candeur.

Il est regrettable que les Muses n'aient rien dicté à l'oreille des enfants. En raison de cet oubli, nous ne sommes capables de connaître la candeur que par la recherche de notre propre être. Le désaccord entre l'innocence et la réalité terrestre n'a pu être objectivé de manière directe en œuvre de réflexion ou Art. Homère

parle du « rire sans fin des dieux bénis ». Combien auraient-ils ri de plus belle, si le poète avait écrit dans son enfance !

Un mois de Mai, j'ai résidé dans la Vallée de Tabladillo, près de Ségovie, lieu qui ne m'est pas étranger. Un matin où j'étais en forêt, trois gamins sont apparus. Dans les premiers instants, je ne suis parvenu à me souvenir que les enfants sont des hommes ; ils m'ont semblé des figures de la frondaison, des formes de la Nature, animales ou végétales, et j'ai ressenti une indicible émotion. Je pense que la Divinité contemple ainsi le monde.

Les mots ne reflètent pas l'enfant, dont l'intériorité ne peut être exprimée ni transmise. À mesure que nous grandissons et sondons notre enfance, nous sommes étonnés de découvrir un inconnu. « Nous, les Grecs, nous considérons les Égyptiens, les Mèdes et même les Phrygiens et les Lydiens comme des êtres différents de nous ; cependant, nous ne savons pas que la véritable différence réside dans nos enfants, aussi éloignés de nous que le sont les dieux », disait Apollonios de Tyane. Sur l'île de Mykonos, j'ai entendu chanter un aveugle : « Jamais l'homme n'a vu d'autre homme, et encore moins un enfant. » N'avez-vous pas remarqué que les adultes parlent à l'enfant comme s'il se trouvait loin ou absent de ce qui l'entoure ? Pour dialoguer avec la Divinité, ou avec les enfants, l'homme sort de lui, devient étranger à lui-même et élève la voix, car il pressent qu'il s'adresse à des inconnus.

CHAPITRE II

L'enfance de l'exilé

Comment serait l'enfance d'un homme séparé de sa réalité par le vide du temps ? Naturellement, contemplative et recueillie, abîmée dans des évocations de l'impossible patrie ; tantôt remplie d'appels ou de voix intérieures, toujours incertaines ; tantôt livrée à de vagues sensations de vécus antérieurs ; et tantôt fondue dans le fluide émanant de sa propre substance.

Il m'est arrivé, dans mon sommeil, de voir une lumière claire, et, au milieu d'impressions diffuses, les formes d'un monde qu'il me semblait connaître. Je me réveillais en pleurs, et, quand je m'étais calmé, je découvrais derrière les fenêtres les murs familiers d'une église. Tâchant de m'expliquer ce que j'avais rêvé, je m'enfonçais dans la confusion.

Puisque j'étais enfant et dépourvu de références, je ne savais pas que mes rêves contemplaient la lumière et les espaces de ma patrie. Aujourd'hui, j'explique de tels mystères en imaginant que, lorsque mon esprit s'enfermait et se séparait de l'actualité par le truchement du rêve, mon être réclamait son objet. La connaissance est émanation ; nous voyons le monde car il est en nous ; le cosmos et l'intelligence sont des systèmes identiques. Ma qualité exhalait la Grèce, survenue que je configurais depuis mon intériorité. « Le semblable connaît le semblable », disait Empédocle d'Agrigente. Un autre homme n'aurait pu rêver la Grèce dans son enfance ni la découvrir par la suite dans les livres.

Qui a aimé l'Hellade d'une manière ou d'une autre, a possédé une substance hellène, que ce soit par nature ou par contagion.

Le bannissement dans le temps est la plus grande solitude qui puisse nous arriver ; entre le proscrit et ses apparents contemporains s'interpose la lagune des siècles. Mais quand celui-ci est enfant, il ne parvient à éprouver aucune conscience d'isolement, car toute enfance est, en soi, une espèce de mise au ban. L'enfant n'a nul besoin de l'homme ; son monde se révèle fermé, complet et suffisant. Ainsi, je ne me savais pas séparé, car les coutumes, les doctrines et la pensée n'existaient pas hors de moi. Mon être représentait un avènement pur, en tant que non incarné dans la société. Ce qui est originaire, m'était propre ; et tout résultat, étranger.

De même les adultes ne m'estimaient pas insolite ou extravagant, car, en tant qu'enfant, ils ne me connaissaient pas ; tout ce qui avait lieu dans mon réduit leur était interdit. Que l'enfant grandisse dans le ventre maternel ou dans l'inévitable matrice de la Terre, cela fait peu de différence.

Ainsi, dans mon enfance, il n'y a pas eu de malheurs. La Grèce et sa lumière ont sereinement émané de ma disposition, et elles y sont restées et demeurées en tant qu'incommunicable intériorité. J'ai été un enfant de plus parmi les autres ; j'ai joué à leurs jeux, j'ai connu mes premiers amis et senti naître les premiers attachements. Par la main de mes parents, j'ai découvert les hommes, des êtres hiératiques et lointains, tels des œuvres d'art anciennes. Les femmes se sont révélées être des présences plus accessibles, à jacasser et se plaindre sans cesse, remplies de gestes et de soupirs, matrices de l'existence et de son modèle, refuge de l'enfant ; et les plus âgées, de calmes mystères.

En dépit de ma sympathie envers les adultes, et de ma tendance à les admettre au monde, jamais je n'ai cessé de les considérer étrangers, car nous savons bien que, pour l'enfant, l'homme est un inconnu, et vice versa. Plus proche que l'homme, se trouvaient les choses, si quêtes et placides, si communicatives dans leur sereine comparution, telles des entités propres au monde infantin. Leur contemplation suscitait en moi de multiples émotions ; leurs diverses apparences pénétraient mon âme comme la pluie pénètre

la Terre, et lui donnaient sa couleur, de sorte que mon esprit se revêtait de leur éclat ; leurs figures, enfin, déterminaient ma disposition. Les maisons, leurs chambres, les coffres grinçants, les escaliers dérobés, les greniers et les remises, les pierres sombres, les objets vétustes, les gonds rouillés, les petites boîtes. Mon âme formait avec tout cela une continuité affective et réelle !

Une fois l'enfance passée, une telle concordance de l'être avec lui-même et avec ce qui l'entoure ne s'est jamais répétée. Plus tard, quand j'ai quitté l'isolement de la Nature, et son règne paisible, ma substance s'est découverte proscrite, événement que je n'ai pu remarquer auparavant, car la Nature est identique et dépourvue d'Histoire : elle n'a été ni inventée ni changée.

CHAPITRE III

Odeurs et touchers

Parce que je ne suis plus un enfant, l'enfance appartient au passé ; c'est une disposition perdue, un être écoulé, un événement étranger. Lorsque j'essaie de le reconstruire par l'inspection des données tapies dans la conscience, comme je l'ai dit, j'observe qu'à mesure que se meuvent et s'éveillent les sensations endormies, mon être en ressent de nouvelles, de sorte que, sans le vouloir, je mêle l'hier au présent et fais vivre l'enfant dans l'homme. J'atteins alors un état de vigilance et d'épuisement. Celui qui sonde son intériorité, souffre.

Pour prospecter ce que nous avons été, il faut se souvenir, comme je l'ai également annoncé, en tâchant que notre actualité, en parfaite liberté et pureté, se dirige vers ce que nous appelons le passé, déposé dans l'ipséité. Du fait de cette faculté de rappeler et d'apporter les vécus d'autrefois, notre existence apparaît trompeusement comme une totalité continue. Ce monde est discret et discontinu ; seul l'Esprit, par convention considéré comme un événement d'un autre lieu, est continu ; et dès lors que la mémoire apporte la continuité à la Terre, elle se révèle être un attribut de l'Esprit. Si ce n'était grâce à elle, l'intellect ne pourrait trouver de signification dans les choses, car, entre elles, il n'y a pas de connexion objective, ou, du moins, leur possible union ne peut être démontrée. Penser, c'est mettre en relation au sein d'un apparent tout, présumé par convention. La mémoire, qui

voit des événements dans la série graduelle qu'on appelle temps, est logiquement antérieure à l'intellect ou ressenti eidétique, qui reconnaît des éléments isolés ou formant un ensemble idéal. Qui ne se souvient pas, n'est pas.

Lorsque nous cherchons à nous rappeler, en remuant la conscience comme un étang étable, les eaux du passé nous restituent d'abord les faits bruts ; puis, les sensations endormies ; ensuite, les émotions. Grâce à cela, nous reconstituons l'être à partir de ses composants, à la manière d'archéologues. Le fait brut de mon enfance est l'existence enfantine même. Je sais que j'ai été enfant ; personne ne pourra me convaincre du contraire ; c'est une évidence, non une convention. Mais cela ne suffit pas pour reconstruire mon histoire ; je veux savoir quel type d'événement était cet enfant, en vue de quoi je m'enfoncé toujours plus dans ma conscience, jusqu'à isoler certaines sensations qui me situent dans le passé.

La première et la plus élémentaire d'entre elles se réfère aux odeurs et aux touchers de la matière. Rien de plus originaire chez l'enfant que de tels modes de connaissance. L'âme appréhende-t-elle à cette occasion l'odeur du bétail, ou le froid de la neige, et, les intégrant à son expérience, s'émerveille-t-elle, ou, plutôt, face à l'apparence mondaine, l'esprit se rappelle-t-il les modèles d'une certaine odeur, ou d'une certaine saveur, connus dans un passé mythique, et s'émeut-il ? Cette dernière alternative me semble mieux convenir. L'enfant prend possession du monde de manière trop confiante pour traiter avec ce qui lui est inconnu. On devine clairement qu'il est prédisposé.

Les habitudes originaires de l'individu sont au nombre de trois : être au monde, admettre le moi et admettre les autres. De telles habitudes n'ont pas été acquises et ne peuvent être référées à aucun fait. Elles comparaisent avec l'homme, elles sont l'homme même ; elles doivent être acceptées comme quelque chose de donné, c'est-à-dire comme Nature. L'État, le Pouvoir, la religion reposent sur elles qui, si elles disparaissaient, briseraient l'ordre et le désordre connus. Ainsi, l'enfant vient à la Terre avec l'habitude d'être au monde.

Pelotonnées dans ma conscience demeurent les odeurs des

choses : des draps, des fruits, des chambres ouvertes et fermées, des femmes, de l'ozone qu'apporte la pluie. Ce que l'objet laisse dans notre conscience remplace l'objet dans sa représentation, pour se transmuier en Histoire. Parce qu'on se rappelle les odeurs, elles se transforment en nous-mêmes.

De même ma conscience garde l'impression de l'âpre et du doux, du lisse et du rugueux, du mou et du dur, de l'humide et du sec. Plus que par d'autres sens, l'enfant peu à peu découvre ou se souvient du monde par le toucher, qui nous conduit à une communion avec les apparences. Dans la vallée de Palmisos, en Messénie, j'ai vu un gamin passer la main sur le dos d'une chèvre et, avec joie, s'émerveiller. Quelle extraordinaire nouveauté ! Rien n'est plus éloigné de l'intellect pur que le sens du toucher ; et rien n'est plus proche de la Nature. Parmi les adorateurs de Dionysos, les bacchantes et les ménades ajustaient paumes et fesses pour entrer en identité avec les choses et les êtres, dans une tentative d'accéder à la possession totale du monde. Au contraire, les raisonneurs n'ont pas voulu placer le toucher parmi les modes de connaissance ; ils l'estiment trompeur et éphémère.

Je ne crois pas qu'aucun homme normalement constitué apprenne par le toucher après que l'enfance se soit écoulée, si l'on excepte l'éveil sexuel. Une fois quitté le règne de la Nature, et son innocence, la connaissance se fait eidétique et morale, changeant ainsi de direction. C'est pourquoi, lorsque certains écrivent ou parlent de sensations tactiles, voire olfactives, ils ont recours, sans le vouloir, à des impressions reçues à cet âge-là.